

Nouveaux Cahiers du socialisme



Éric Fassin, *Populisme. Le grand ressentiment*, Paris, Textuel, 2017

Cory Verbauwheide

Number 23, Winter 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92919ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (print)

1918-4670 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Verbauwheide, C. (2020). Review of [Éric Fassin, *Populisme. Le grand ressentiment*, Paris, Textuel, 2017]. *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (23), 218–220.

Éric Fassin

Populisme. Le grand ressentiment

Paris, Textuel, 2017

Cory Verbauwheide

Le livre d'Éric Fassin est un plaidoyer contre l'argumentaire de celles et ceux qui, comme Chantal Mouffe³, estiment que le moment populiste actuel trouve son origine dans la souffrance des classes populaires et que cette souffrance peut aussi bien se traduire en un mouvement politique xénophobe (de droite) qu'égalitariste (de gauche), en fonction des choix politiques qui sont offerts et le charisme des personnes qui les portent. Ainsi, selon l'auteur, « l'interprétation de la percée populiste s'est déplacée : celle-ci n'est plus tant attribuée à une réaction raciste aux vagues migratoires et aux explosions terroristes qu'à un rejet des politiques néolibérales ».

Or, plaide Fassin, une telle interprétation du problème souffre de deux erreurs fondamentales. La première a trait à sa source. Outre la désaffection politique plus grande chez les moins riches et les moins scolarisé.e.s, « le ressentiment [...] est interclassiste ». Ce ressentiment ne vient pas seulement des « perdants de la mondialisation », mais plus largement de « ceux qui, quel que soit leur réussite ou leur échec, remâchent le fait que d'autres, qui pourtant ne les valent pas [à leurs yeux], s'en sortiraient mieux ». Le rêve américain aurait donc été remplacé par « la peur du déclassement ». C'est ce sinistre *doppelgänger*⁴ qui nous hanterait désormais.

La deuxième erreur porte sur la nature du problème. Loin d'être le symptôme d'un rejet du néolibéralisme, le ressentiment serait plutôt la « face obscure » de ce dernier. En d'autres termes, Fassin voudrait nous faire comprendre que la haine grandissante dirigée envers les étrangers, les pauvres et généralement les plus vulnérables de la société est bel et bien au cœur du programme du populisme de droite. Ainsi, « il n'y a pas de malentendu – du moins pas à droite. C'est à gauche que le populisme introduit la confusion ». Il s'ensuit que ce ressentiment ne peut être simplement ignoré, tel que l'ont fait plusieurs commentateurs, comme étant une simple « distraction », voire de la « fausse conscience ». Il pourra encore moins être transformé en dénonciation des inégalités sociales, comme le préconisent pourtant certains nouveaux courants politiques.

3 Chantal Mouffe, *Pour un populisme de gauche*, Paris, Albin Michel, 2018.

4 Doppelgänger : mot provenant de l'allemand et désignant une apparition ou un double d'une personne vivante dans le folklore et en fiction. Wikipedia (NdR).

Le paradoxe des classes populaires qui votent « contre leurs propres intérêts » est bien connu depuis le début de l'ère néolibérale, et plusieurs hypothèses ont été avancées pour l'expliquer. Selon celle de Jean-François Bayart, que Fassin reprend à son compte, il est clair que l'État-nation d'aujourd'hui – et plus largement « le culturalisme sous ses différentes formes, notamment celles de consciences particularistes et de mouvements identitaires » – serait plutôt le « rejeton » de la mondialisation économique et non son adversaire. Ce paradoxe apparent peut s'expliquer par la mise en œuvre graduelle du « national-libéralisme », soit « le libéralisme pour les riches, et le nationalisme pour les pauvres ». Ainsi, la dure rationalité économique des hautes sphères implique à terme un harnachement de la colère qu'elle génère ici-bas : « C'est le triomphe de Donald Trump, qu'on continuera de ne pas comprendre tant qu'on ironisera sur l'irrationalité de la "post-vérité" : il parle aux tripes ».

La vague nationaliste actuelle est donc la conséquence de quarante années de politiques néolibérales, et elle risque maintenant d'engouffrer tout le projet libéral lui-même, et ce, sur tous les plans – social, économique et surtout politique. C'est en premier lieu le libéralisme culturel que le nouveau fascisme tente de noyer – celui porté par des personnes qualifiées avec dédain de « "bobos" de gauche, ces diplômés qui ont l'arrogance de ne pas se rendre compte que le capital culturel qui leur tient lieu de fortune n'a plus de valeur qu'à leurs propres yeux ». Par ailleurs, comme le présage la guerre économique qui a récemment redonné du souffle au protectionnisme, le libéralisme économique est lui aussi menacé. Mais surtout, « le néolibéralisme s'accompagne de plus en plus d'autoritarisme ». Selon Fassin, on tente d' « infléchir la démocratie [...] de manière telle que la violence sociale, économique et symbolique, débordante, puisse être captée, au besoin confisquée, en tout cas institutionnalisée et dirigée contre un "grand ennemi" ». « Ainsi finit par se résorber aujourd'hui la tension entre la démocratie libérale et l'empire du marché [...] par une dépolitisation qui est aussi une "dé-démocratisation" ».

L'auteur termine sur un parallèle avec l'entre-deux-guerres qui est aussi une exhortation à la gauche de reprendre le collier et de ne pas se laisser corrompre par les stratégies de division de ses adversaires. Ainsi, dans la France de cette époque très noire, « les catégories populaires à base ouvrière se rassemblèrent, moins par la désignation d'un ennemi que par le risque perçu d'une régression (crise capitaliste et fascisme) et par la possibilité d'une progression (l'avènement d'une République enfin sociale) ». En ces temps troubles que nous vivons, la gauche ne devrait donc pas viser à séduire les populistes de droite ; plutôt, « sa priorité devrait être de regagner celles et ceux qui n'ont pas succombé à la séduction du fascisme ». Pour ce faire, elle devrait en premier lieu viser le haut degré d'abstentionnisme parmi les électeurs et les électrices que son message serait pourtant susceptible de rallier (Fassin retourne l'expression de Clinton « *It's the economy, stupid!* » en affirmant « C'est l'abstention,

imbécile! »). En refusant « d'abandonner le terrain de la souveraineté au nationalisme », elle pourra alors s'attaquer à la source du problème en pleine connaissance de sa vraie nature.

Marcos Ancelovici, Pierre Mouterde,
Stéphane Chalifour et Judith Trudeau

Une gauche en commun : dialogue sur l'anarchisme et le socialisme

Montréal, Écosociété, 2019

Kaveh Boveiri

Ce livre vise à répondre à la question : « Que faire ? » Il offre une réponse dont la thèse principale est déjà explicite dans le titre : il faut avoir *une gauche en commun*, et l'atteinte de ce but nécessite *un dialogue sur l'anarchisme et le socialisme*. Bien que cette question soit universelle pour la gauche, la réponse concerne spécifiquement les gens de gauche au Québec. De plus, cette réponse reconnaît une double crise : à l'égard de la conjoncture présente et aussi à l'égard de notre positionnement face à cette conjoncture.

Admettons avec les auteurs Marcos Ancelovici et Pierre Mouterde – dont l'échange est dirigé par Stéphane Chalifour et Judith Trudeau – que nous nous trouvons dans une société « dominée par les seules logiques du profit capitaliste, où le sens se dilue de plus en plus, se perd littéralement » (p. 96). En l'absence des modèles communistes, sociaux-démocrates ou de type national populaire, « les projets politiques de la gauche sont en crise, en panne, en perte de crédibilité » (p. 123). Nous vivons une « véritable crise d'identité collective » (p. 148). Nous sommes ainsi « orphelins de ce qui dans le passé nous tenait ensemble ».

Si elles appartiennent au socialisme et à l'anarchisme, les positions de ces deux auteurs qui dialoguent ne sont pas orthodoxes, car ceux-ci présentent des critiques sérieuses à l'égard de ces deux courants. Pierre Mouterde critique la gauche putschiste, la gauche appuyant un parti d'avant-garde, mais aussi Québec solidaire. Marcos Ancelovici, à son tour, avoue que la réalisation de l'anarchisme semble impossible et critique aussi ce mouvement pour n'avoir jamais « réussi à former un bloc, un